

Un hiver et un printemps

Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie de
Nicolas Langelier. Éditions du Boréal, 226 p.

Mélanie Gleize

Numéro 237, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gleize, M. (2011). Compte rendu de [Un hiver et un printemps / *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie* de Nicolas Langelier. Éditions du Boréal, 226 p.] *Spirale*, (237), 63–64.

Un hiver et un printemps

PAR MÉLANIE GLEIZE

RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ ET SAUVER LE RESTE DE SA VIE de Nicolas Langelier
Éditions du Boréal, 226 p.

Le dernier ouvrage du journaliste Nicolas Langelier séduit d'emblée par son titre qui reprend le concept lipovetskien d'hypermodernité (*Les temps hypermodernes*, 2004) pour l'exacerber dans une double proposition, délectable dans sa capacité à saisir le malaise absurde de toute une génération prisonnière des paradoxes de ses propres valeurs. *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie* promet en effet un regard caustique et nouveau sur notre époque et sa conceptualisation intellectuelle à cours de néologismes, en plus d'en suggérer l'issue. Le récit qu'englobe ce titre paradoxal — où réussite et échec se côtoient —, reste à la hauteur de son ambition romanesque qui consiste à radiographier le mal-être d'une époque derrière son apparente jubilation et à y apporter modestement une solution. Un homme dans la mi-trentaine, journaliste musical montréalais à qui tout semble réussir, traverse une crise existentielle, une dépression à la suite du décès de son père. Le deuil viendra en effet cristalliser tout un désarroi accumulé au fil des ans derrière la façade d'une vie réussie, à la fois comblée par les avantages de la modernité et totalement dénuée de sens.

Le constat d'échec, qui occupe la plus grande partie du livre, est ainsi mis sur le compte de la modernité et de ses avatars. La dépression, le deuil du père et la perte d'énergie consécutive aux accomplissements frénétiques se projettent ici sur le discours sociologique de la modernité. Cette déprime indivi-

duelle devient un fait de société et s'habille par conséquent du discours et de la forme qui le caractérisent. L'exercice le plus impressionnant de ce récit personnel est d'abord qu'il est écrit au « vous », mais aussi au futur ou à l'impératif. Cette contrainte formelle suggère un certain conformisme — nous sommes tous les mêmes et il va tous nous arriver la même chose —, si ce n'est un fatalisme déshumanisant qui retire à l'individu son « je ». Elle génère en outre ce ton dévitalisé et impersonnel typique d'une société sans référence autre, pour se définir, que sa propre dépression. La composition du livre est elle-même aussi éclectique que la culture qui y est dénoncée. Mélange de roman, d'essai, d'exercices, de manifestes, d'entrevues, d'exposés, de listes et de questionnaires, le tout truffé d'illustrations, de chiffres, de prix et de notes de bas de page, cet ouvrage illustre physiquement l'éclatement moderne des valeurs qu'il dénonce. Nous sommes dans le « collage », le rapiécage, l'encombrement de références déhiérarchisées, un bazar d'idées et de données d'où la voix du narrateur ne se fait plus entendre. De l'anecdotique aux réflexions critiques, sociales et philosophiques, nous expérimentons l'aplanissement idéologique dénoncé par l'auteur à la recherche d'une route qui le conduirait quelque part, autant que d'un fil directeur qui pourrait le sauver de cette surdose de références qui caractérise son temps.



SOCIOLOGIE D'UNE DÉPRESSION

Que s'est-il passé pour que nous en arrivions à nous faire dire : « Un jour, c'est inévitable, vous en aurez assez », et que l'auteur nous imagine, comme lui, une nuit, au fin fond de la forêt du nord, agrippés à un pin, ruminant nos pensées sur le vide de notre existence pourtant si remplie ? Nous nous sommes éloignés de nous-mêmes, de notre nature profonde, attirés par la frénésie du nouveau, les stimulations superficielles de nos vies matérialistes et rationalisées jusqu'à l'absurde, l'étourdissement, la nausée, le sentiment de vide et de gâchis. C'est l'impasse. Nous sommes « d'une culture qui fait du vide avec du vieux » et nous gérons notre « angoisse à l'idée d'avoir peut-être déjà tout vu, culturellement parlant, de ce que (notre) époque était capable de produire ». Ce « cul-de-sac matérialiste » ou cet « hédonisme désespéré » sont eux-mêmes rationalisés à travers l'évolution des idées modernes au cours du xx^e siècle. L'auteur projette son enthousiasme d'enfant sur l'euphorie du début du siècle

dernier lorsque chacun croyait au progrès et à la possibilité d'un monde nouveau et meilleur. C'est l'occasion pour lui de broser un portrait érudit de la modernité dans les domaines artistiques, politiques, sociologiques et culturels, et d'offrir une brillante synthèse de l'esprit utopique qui domine les idéologies du début du xx^e siècle et annonce les excès subséquents dont nous payons aujourd'hui les frais, l'hypertrophie hypermoderne, son débordement en *overdose*, en *overmodernité*. Culture de masse, société de consommation et publicité abrutissantes, scepticisme, relativisme, individualisme, autoréflexivité redondante et œuvres artistiques hermétiques parachèvent la description de cette évolution désastreuse. Après l'industrialisation et les dérives totalitaires, la démocratie, le capitalisme et la technocratie ont généré l'instabilité, la solitude, la dépression et le désenchantement. La spiritualité et les grands idéaux transcendants sont évacués au profit d'une ironie perpétuelle qui n'empêche pas la

modernité sous cet angle si noir? Voilà une question aporétique typiquement hypermoderne que nous laisserons tomber, quant à nous, pour apprécier l'issue du livre portant justement sur ce type d'aporie.

L'ARBRE QUI SAUVE

Tard, très tard dans le livre, modestement, timidement, se profile cette issue qui est moins une leçon que la description simple de ce qui se passe effectivement au bout de la noirceur existentielle. Elle se dessine fragilement entre le doute et le désir légitime de s'en sortir. Le narrateur avoue honnêtement ne pas vraiment savoir quoi faire concrètement, dans l'immédiat. C'est ainsi qu'il séduit le lecteur et l'emporte avec lui vers une issue ou une solution allégée de tout enseignement contraignant ou culpabilisant. C'est par le négatif, le dépouillement, le vide, la rencontre avec le plus abîmé de soi, que quelque chose semble pouvoir commencer, se poursui-

arrière», comme une descente au plus profond de soi, nous ramène à des besoins fondamentaux, pervertis au fil du temps en désirs vains et insatisfaisants. Manger, boire, aimer, croire, construire. Il y a d'abord un silence à faire parler : le silence de la forêt, la nuit. Les silences du récit littéraire qui trouve son unité et son ton juste dans les dernières pages du livre éclôt en véritable œuvre poétique au moment où il touche à cette honnêteté pure. La guérison est dans ce silence et ce dénuement qui parle aussi d'un autre temps : le temps cyclique des saisons et des rotations planétaires, plutôt que le temps fataliste inventé par l'esprit rationnel moderne, bêtement linéaire. Avec ce nouveau temps cyclique, il sera possible de renaître comme le printemps succède à l'hiver et de regarder cette impasse de l'hypermodernité comme une simple hibernation, un hiver venu à son terme. Ce nouvel espoir ne demande aucun effort, sinon de s'abandonner à lui. Déjà, en quelques pages seulement, l'auteur conduit le lecteur à l'aube de cette renaissance.

Ce portrait apocalyptique de la modernité est certes caricatural et n'observe que le versant le plus noir de notre récente évolution culturelle.

désagrégation du lien social, le célibat, l'angoisse, la compensation par la surconsommation et l'attitude dictée par le « FOMO = Fear of missing out » qui finalement conduit à l'injonction au « vous » et à la mort de ce « vous » désincarné, qu'exploite merveilleusement ce livre décidé à sauver le reste de notre vie.

Ce portrait apocalyptique de la modernité est certes caricatural et n'observe que le versant le plus noir de notre récente évolution culturelle. L'auteur occulte complètement la sagesse philosophique profonde et subtile des modernes qui, bien avant le xix^e siècle, travaillaient à une pensée non dogmatique susceptible de libérer des fondamentalismes de tous ordres sans forcément rejeter le transcendant et valoriser la pacotille. L'angle mélancolique qu'il adopte le conduit à refuser d'assumer la responsabilité de ses propres excès et égarements. La modernité est-elle vraiment responsable de son état ou est-ce cette déprime qui lui fait observer la

vre, se développer. Cette honnêteté d'un regard tourné sans jugement vers nos échecs et nos vulnérabilités est libératrice, à une époque de performance et de rentabilité. C'est presque suffisant pour guérir du marasme de la réussite à tout prix conduisant le narrateur et tous les lecteurs interpellés par son « vous » dans la solitude de la forêt québécoise. Il suffit avant tout de laisser tomber des choses, de désencombrer sa vie du superficiel qui recouvre la base stable sur laquelle il est possible de reprendre pied à la fin : la nature, comme symbole d'une nature intérieure aussi solide et éternelle que la roche sur laquelle le narrateur demande au lecteur de s'asseoir, le pin auquel il lui demande de s'accrocher « *tel un poète beat oublié par l'hypermodernité* ».

Cette nature oubliée « *pourrait offrir un contrepoids à toutes ces forces qui étaient en train de [nous] faire perdre la raison, petit à petit* ». Marcher « *tranquille-ment vers la forêt sans regarder en*

Le ciel se dégage doucement pour dévoiler quelques valeurs sur lesquelles l'avenir peut à nouveau se construire : le respect d'autrui, la compassion, la communion, l'authenticité, et surtout le sentiment d'agir pour quelque chose de plus grand que soi. Langelier n'épilogue pas davantage, il cerne moins qu'il ne fait ressentir. Il fait allonger son lecteur sur le sol et s'agripper à la terre, ce qui vaut bien tous les discours à la fin. Il est bel et bien sorti « *des échafaudages stylistiques inutiles* » et touche à cet état de grâce qu'il percevait dans la figure de la pianiste à l'expression honnête et sincère, évoquée au début de son récit. Il a réussi à « *tendre vers cette authenticité, avec une mélodie simple et poignante et des mots sincères* ». Finalement, il rend presque passionnante cette hypermodernité qui conduit à cette ultime issue dont il ne parle pas mais que son livre incarne : l'écriture honnête de cette vacuité existentielle autrement stérile ; la traduction humble, humoristique, poétique et compassionnelle de cet enfermement saisonnier qui nous relie ultimement à autrui et à la nature inaltérable de tous les êtres humains ; la sagesse de l'art qui transcende toutes les modes et tous les temps. ⊥